

Hélas ! Que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur, si je n'agis pas conformément à ma croyance ! Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi sans le mérite de la charité et des œuvres !^{*} Certes, il ne servirait pas davantage d'avoir assisté à beaucoup de cérémonies, d'avoir fait habitude de fréquenter les sacrements ; on n'en serait que plus coupable, puisqu'on les aurait profanés.

Pour être chrétien, il faut croire les dogmes, pratiquer la morale, et suivre le culte. De ces trois conditions, j'accorde que la dernière est la plus facile à remplir ; et je reconnais que la plus difficile est celle qui nous prescrit de conformer notre vie à la divine morale. Pour accomplir cette partie de la loi, il faut étouffer nos passions et déraciner nos vices ; il faut que l'orgueil succombe, que la frivolité disparaisse, et que la charité règne où régnait l'égoïsme. Mais il s'agit moins de savoir quelle est la partie de la loi la plus difficile à suivre, que de s'exercer à ne jamais en négliger aucune. Ce qui rendra le chrétien très-coupable s'il enfreint la loi morale, ce sont tous les secours dont la bonté céleste se plut à l'entourer, en lui révélant les dogmes, en lui donnant le culte. O démen- ce ! ce que Dieu juge nécessaire aux hommes les plus sages, de prétendus philo- sophes le déclarent superflu pour eux.

Autant il est vrai que la piété réside dans le cœur, autant il est certain que l'homme pour fixer son attention et pour émouvoir son âme, est servi puissamment par les cérémonies, par ces signes visibles qui frappent même les incrédules, et qui produisaient sur l'athée Diderot une impression si vive. " Je n'ai jamais vu, dit-il, cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement, cette foule qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre la terre ;[†] je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique donné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes et d'enfants, sans que mes entrailles n'en aient tressailli, et que les lar-

mes ne m'en soient venues aux yeux.^{*}"

Diderot s'exaltait facilement, il vivait par l'imagination ; mais un maître observateur, Montaigne, avait dit bien avant lui : " Il n'est ame si rivesche qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d'ornements, et ordre de nos cérémonies, et ouyr le son devotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux mesme qui y entrent avec mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur qui les met en défiance de leur opinion."^{**}

Nos lumières ne transformeront pas l'homme en un pur esprit ; et son âme, enveloppée par les sens, a besoin que le culte extérieur alimente le culte intérieur : supposer le contraire, ce n'est plus observer ; c'est rêver.

A continuer.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

DEUXIEME VOLUME.

VII.

Bruits du monde.

(Suite.)

—Quelle robe mettez-vous ?—reprit étourdiment la jolie visiteuse.

—Mais je ne sais encore.

—Croyez-moi, ma chère, adoptez le noir, puisque vous ne dansez pas ; je serai en blanc, ma sœur en rose, nous ferons dans les groupes un effet ravissant.

—Est-elle heureuse, votre sœur ?—demanda tout à coup le peintre avec cette sorte de brusquerie honnête qu'autorise les relations intimes.

—Plaisante question ! la femme d'une excellence.

—Qu'est-ce donc à votre avis que le bonheur, ma chère Fanny ?—continua Lucie avec un sourire doux et mélancolique.

—Le bal, l'opéra, les courses au bois, la toilette, les propos spirituels, les brillants dîners, les beaux chevaux, les voitures du dernier goût, la musique, la vie enfin telle que nous la menons, vous, ma sœur et moi.

Eugène ne put s'empêcher de lever les épaules. Fanny remarqua ce mouvement et continua en menaçant l'artiste d'un geste plein d'une ironie charmante :

—Vous prenez en pitié mon système, et vous dites que tout cela est bien pâle auprès

de la gloire, n'est-ce pas ? mais une fois pour toutes, monsieur le philosophe, sachez que, pour nous autres femmes, rien n'égale le plaisir, la grâce et la beauté. Est-ce votre avis, Lucie ?

—Oui, si vous ajoutez les qualités du cœur et les bonnes œuvres.

—Toujours grave et sévère ! comme dans notre mansarde de la rue Saint-Georges. Dêchez-vous de ces réminiscences, mon amie, et puisque vous parlez dévotion, je crois faire un acte charitable en vous apprenant que dans le monde on vous accuse de froideur et par conséquent d'égoïsme. Pas plus tard qu'hier, chez lord Normanby, deux femmes du faubourg Saint-Germain vous ont, devant moi, traitée de bégueule.

Elles faisaient bien,—répondit ingénument Lucie ;—j'avais ce soir là mes diamants.

—Ça, ma bonne Fanny,—interrompit Eugène,—le cher Hidoux se fait passablement attendre ; il est plus de onze heures, et, malgré sa promesse, l'envie me prend de déjeuner sans lui.

—Je vous quitte et vous l'envoie aussitôt. Mais il a fort à faire. Monsieur Langeau lui a envoyé un exprès à huit heures.

—Pour se rendre au ministère ? Alors il pourrait bien y passer la journée.

—Je ne sais. Nous le retrouverons ce soir au bal, où je serai obligée de me rendre seule, si vous ne touchez à mon hôtel.

—Restez avec nous jusque-là,—fit obligeamment Lucie.

—Merci, c'est trop long. J'ai mille courses ; puis ma toilette, mes fleurs sur-tout ; enfin je vous trouve aujourd'hui l'un et l'autre d'une humeur si peu joyeuse, que je craindrais la contagion. Vous pouvez rêver, pleurer même à loisir, vous, ma chère belle, avec vos grands yeux noirs, votre teint mat, vos airs de reine, vos cheveux de madone ; moi j'ai besoin de ménager les impressions et les pensées. Le moindre ennui suffit à m'enlaidir ; et je vous en prévient, je veux briller ce soir, vous éclipser, s'il est possible. Adieu, chère. Encore un baiser au front. Veuillez sonner ma voiture, monsieur Eugène.

Quand l'artiste fut seul avec sa femme, il se fit servir sur le guéridon du boudoir une tranche de pâté de foie gras qu'il arrosa d'un grand verre de Madère, puis il engloutit deux ou trois tasses de thé impérial, accompagnées de quelques darioles. Tout en se livrant à cet exercice, il s'occupait à combiner gravement la toilette que Lucie devait porter le soir,

—Laissez,—disait-il,—bavarder cette petite, qui, malgré son impertinence, ne

* Salon de 1765.

** Essais, liv. 2, ch. 12.